

Lundi 15 janvier

CORRESPONDANCE André Gide-Roger Martin du Gard. Ces quelques lettres, dans le dernier *Figaro littéraire*, me laissent sur ma faim. C'est trop peu dire qu'à aucun moment je n'ai été ému ou attendri. Amusé, oui, et jusqu'à rire tout seul : comme devant un numéro de duettistes, mais qui eussent été à mille lieues de se croire comiques. On s'étonne que deux écrivains de cette taille, et si sûrs d'écrire pour la postérité, ne se soient pas méfiés de ce sourire.

Il est vrai que nous n'avons ici qu'un choix restreint de lettres (sur un millier environ) et que Roger Martin du Gard ne pouvait prévoir que celle du 22 janvier 1922, où il fait honte à André Gide d'être tenté par l'Académie française, voisinerait avec celle du 5 août 1926, où il accepte

pour lui-même le ruban rouge, à condition « de ne jamais s'en affubler », par une de ces complications qui tient à tout le côté chinois de son génie. En 1922, Roger Martin du Gard considère qu'André Gide est au moment de céder à une honteuse compromission, « de glisser sur une épiluchure ». S'asseoir sous la Coupole entre Bergson et Barrès est jugé déshonorant par notre Jean Barois à qui le ruban rouge, quatre ans plus tard, ne posera aucun cas de conscience, pas plus que le prix Nobel quand l'heure en sonnera.

Ce qui me choque ici, c'est le jugement moral promulgué ex-cathedra, dans une affaire qui ne relève pas de la morale mais des conditions particulières d'une destinée d'écrivain. Martin du Gard aurait eu le droit, et sans doute aurait-il eu raison, de dire à Gide : « L'Académie française n'est pas dans votre ligne. Vous y perdrez beaucoup et n'y gagnerez rien. » Ce qui eût ramené le débat sur son vrai plan. Je me souviens qu'en 1922 il n'était question dans notre Landerneau que des hésitations de Gide autour de la ratière du quai Conti. En réalité, c'était pour lui l'heure d'un choix solennel et peut-être tragique : l'Académie ou *Corydon*. Telle était la croisée des chemins où il faisait semblant de s'interroger encore, mais nous savions bien de quel côté finalement il pencherait!

Le 21 décembre 1923, Jacques Maritain tenta une démarche auprès de l'auteur de *Corydon* pour que le livre ne parût pas. Je rencontrai André Gide au théâtre vers ce temps-là. Il était avec Curtius. Il me dit qu'il souffrirait pour sa « cause », comme Gustave Hervé pour son antimilitarisme. Il le croyait, il ne doutait pas d'être au moment de prendre un parti héroïque et pas seulement au sujet de *Corydon*.

Son embardée du côté du communisme, dix ans plus tard, répond chez Gide à ce permanent désir de se compromettre. L'irritation de Martin du Gard est alors très curieuse à observer. Ce grand bourgeois de gauche, mais prudent, a pu, il en convient, avoir paru naguère d'accord avec Gide dans son effort pour comprendre le bolchevisme : « Mais, ajoutez-il, je me refuse à être affilié. » (Comme d'ailleurs, je l'ai constaté moi-même au lendemain de la Libération, à se « mouiller ».) Or, je ne me souviens pas que, collaborateurs ou résistants, l'Académie française ait détourné plusieurs de ses membres de s'engager à fond. Nous fûmes quelques-uns quai Conti à ce moment-là, et avant, et depuis, à être moins circonspects que Jean Barois.

Tout compte fait, André Gide, à ma grande surprise, apparaît ici, même moralement, d'une toute autre envergure que son ami. Il y a au moins deux moments de sa vie où André Gide a montré un grand courage : lors de son voyage

au Congo... puissants — et redoutables quand ils sont menacés (je l'ai éprouvé); et à son retour d'U. R. S. S. quand il n'hésita pas à brûler ce qu'il avait adoré — et là encore il risquait d'autant plus que l'auteur de *Corydon* se savait vulnérable.

Depuis le drame d'Oscar Wilde, qui a enténébré sa jeunesse, je crois qu'André Gide s'est toujours senti des velléités de martyr à quoi l'époque ne se prêtait plus : non qu'elle fût moins féroce, mais sa férocité portait sur d'autres objets. Ce désir toujours trompé de témoigner, de risquer, de souffrir (et qui a abouti non au hard labour mais au prix Nobel), Gide ne doutait pas que ce fût en lui un héritage chrétien. Martin du Gard n'en doutait pas non plus, et c'est ce qui lui faisait horreur dans la conversion de Gide au communisme, comme il en convient, le 3 avril 1933 « Il est pénible de voir s'achever sur un « acte de foi » une existence dont le meilleur a été consacré à lutter avec les armes du sens critique contre les dogmes du conformisme religieux et moral. Foin de tous les dogmes, de toutes les liturgies!... » (On est gêné de recopier ça...)

Cette prétendue sainteté laïque reconnue par nous à Roger Martin du Gard tendait donc à fermer devant André Gide toutes les issues, non seulement du côté de Dieu, mais aussi du côté de ces vérités relatives qui ont donné un sens à la vie de Romain Rolland, de Barbusse, de Vercors, de tous les résistants. Martin du Gard se lamente : « Vous avez dû abandonner votre naturelle démarche qui, quarante ans de suite, a été de zigzaguer entre les extrêmes. » C'est son honneur d'avoir été capable d'y renoncer; la vertu d'imprudence, aujourd'hui, je la porte au crédit d'André Gide, bien qu'en réalité il ait su toujours y mettre bon ordre à temps, son sage ami n'étant jamais loin d'ailleurs!

Merveilleux échange entre eux : Gide, au départ, aide le jeune Martin du Gard à s'évader de tous les conformismes, sauf de ceux qui assurent la sécurité et l'équilibre d'une vie d'homme de lettres né grand bourgeois. En retour, le plus jeune fait bénéficier le vieux M. Le Trouhadec, devenu un peu fou, de son imperturbable jugeote.

Il reste qu'avec ce diable de Gide, devait songer Martin du Gard, on ne sait jamais si un retour du balancier ne le rejettera pas vers l'amour de son enfance. Il faut toujours se méfier d'un homme qui, adolescent, a aimé le Christ comme le jeune Gide l'a aimé. Peut-être n'en guérit-on jamais. Mon idée à moi, c'est qu'André Gide, en effet, comme d'ailleurs il l'a manifesté à plusieurs moments de sa vie, n'est jamais tout à fait revenu de ce premier amour.

Un souvenir m'est resté du début de mes relations avec lui, vers 1921 ou 22. Un soir, chez Mme Muhlfeld, Paul

Valéry avait tenu des propos fort irrévérencieux (que je ne me rappelle pas) touchant l'Évangile. Gide, tout à coup, avec une sorte de passion, avait alors parlé du Christ. Rien ne m'en est resté, après un demi-siècle, sauf cette ardeur contenue, cette tendresse : la même qu'il devait exprimer encore, quelques années plus tard, dans *Num quid et tu*. Vous avez beau dire, à s'en rapporter aux textes (j'en pourrais citer de toutes les époques), Gide n'a jamais éliminé ce qui était un poison pour vous, Martin du Gard... mais pour lui?

En fait, il n'y eut pas de milieu plus chrétien au sens absolu que cette N. R. F. d'entre les deux guerres! La grâce y agissait visiblement, le combat spirituel s'y déroulait sous forme de combats singuliers comme autour de la Troie d'Homère. On se convertissait, on se déconvertissait. Le diable se manifestait visiblement dans le fait que les illustres catholiques de ce milieu-là avaient très exactement toutes les déformations de la vie dévote qui aidaient André Gide à en triompher comme en se jouant. Il disait qu'il avait été lui aussi tenté parfois de « rouler sous la sainte table », mais que Claudel et Jammes y avaient mis bon ordre! N'importe : aujourd'hui que la bataille paraît finie, un chrétien de mon âge s'attendrit de l'antichristianisme virulent d'un Martin du Gard. Comme nous nous sentions vivants alors! Qu'il était rassurant de faire peur à Jean Barois, de le tenir en état permanent de mobilisation, la lance en avant, tout bardé de son vieux scientisme...

Marie Noël, je pense à vous, à vous qui étiez de tous les poètes celui qui ressemblait le moins à ces deux beaux esprits dont je viens de commenter les lettres. Des lecteurs m'ont reproché de m'être tu devant votre mort : c'est qu'en esprit agenouillé le front contre votre dépouille il n'y avait rien d'autre à dire pour moi que les versets du *Magnificat*, rien d'autre que de glorifier le Seigneur avec vous et en vous...

Le vieil écrivain qui s'attarde une fois franchi le dernier cap, et flâne et ne se presse pas de passer à l'éternité, risque de devenir le témoin un peu indiscret de cérémonies qui d'habitude se déroulent après la mort, comme cette exposition de mes manuscrits à la bibliothèque littéraire Jacques Doucet. Non que je sois assuré d'y assister. Un mois me sépare de l'inauguration et d'ici là chaque soupir pourrait être le dernier. Du moins je me réjouis de l'avoir vu préparer par Georges Blin, François Chapon et tous ceux qui se dévouent à la conservation, au classement, à la présentation des reliques dont ils ont la garde.

Des reliques... C'est aux manuscrits de Rimbaud, de Verlaine, de Valéry, de Gide que je songe, avant les miens. Je ne

me fais pas de moi-même une grande idée! J'ai trop le sentiment de ce qu'est une œuvre, au sens absolu, pour ne pas me mettre à ma place et à mon rang. Cela dit, je ne jouerai pas la comédie de l'humilité : *Le Baiser au lépreux, Génitrice, Destins, Thérèse Desqueyroux, Le Désert de l'amour, Les Chemins de la mer, La Pharisiennne*, ce n'est pas si mal, après tant d'années, que de constater que ces histoires ont survécu à tant de changements, au passage d'une ère dans une autre ère.

Je me réjouis surtout de les voir à l'honneur ici parce qu'à force de ne pas mourir le romancier que je suis a été peu à peu recouvert par le journaliste, que certes je ne renie pas : il n'est pas impossible que le *Bloc-Notes* ou les *Mémoires intérieurs* soient consultés encore à une époque où nul ne songera plus à ouvrir mes romans. N'importe! C'est ce romancier, c'est ce poète (je ne les sépare pas) que j'ai été au départ, et je n'aurais été rien d'autre si j'étais mort au même âge que Barrès, qui nous a quittés à soixante et un ans. Si j'étais parti à ce même intervalle d'une vie d'homme, je n'aurais pas eu le prix Nobel, je n'aurais pas écrit ni les *Mémoires intérieurs* ni le *Bloc-Notes*. Je ne prétends point que c'eût été dommage! Ce que je veux noter c'est que cette exposition fait apparaître, sous les alluvions des écrits politiques et des essais de ces vingt dernières années, l'œuvre romanesque et l'œuvre poétique qui constituent mes premiers titres au nom d'écrivain français, ce que les jeunes lecteurs du *Bloc-Notes* ont peut-être oublié.

Maurice Barrès n'aura pas eu, lui, le bénéfice de ces années de surcroît qui lui auraient permis de rédiger ses *Mémoires d'outre-tombe* dont il avait amassé les éléments jour après jour, depuis 1896, dans ses cahiers. Si ce nom de Barrès ne cesse de retentir en moi tandis que je rédige cette préface, c'est que de toutes les lettres qui figurent sous ces vitrines, les plus précieuses pour moi sont celles que reçut du maître qu'il admirait plus qu'aucun vivant l'obscur étudiant que j'étais en 1910 et dont la première commence par : « Monsieur, vous êtes un grand poète... » Rien durant toute ma longue vie ne m'a donné une émotion comparable — et les plus grands honneurs, et le prix Nobel, m'ont apporté infiniment moins de joie et d'orgueil que ces lettres et que cet article de 1910 en tête de *L'Echo de Paris* sur *Les Mains jointes...* Mais non, j'ai tort de parler d'orgueil. C'était comme si m'avait touché la baguette d'un enchanteur, et je crois bien aujourd'hui que Barrès en eut conscience lui-même, sinon il ne m'eût pas écrit, durant les vacances de Pâques de 1910 : « Je vous ai dit tout ce que je trouve de délicat et de charmant dans votre livre, je ne vous le répéterai pas; on a peur de vous nuire en vous admirant

de trop près (...). *Soyez paisible, soyez sûr que votre avenir est tout aisé, ouvert, assuré, glorieux, soyez un heureux enfant.* » J'ai cru, je crois encore que toute ma réussite temporelle a sa source dans ce « soyez un heureux enfant ».

La première fois que j'allai déjeuner à Neuilly, je revins avec Barrès en voiture. Nous descendîmes les Champs-Élysées pavoisés pour la visite de je ne sais quel roi. Barrès me dit en me montrant les oriflammes : « C'est en l'honneur des *Mains jointes!* » Il s'amusa à créer autour de moi un monde féerique.

Ma réussite temporelle... J'en puis rêver devant ces vitrines, mais non avec une satisfaction vaniteuse : c'est bien le contraire qu'elle m'inspire, car mon cœur est du côté de ceux qui n'ont pas fait carrière. De quoi a été faite la mienne? De mon ascendance bourgeoise; des négociants, des propriétaires terriens qui subsistaient dans l'enfant-poète surgi à ce moment de leur race, et de cette prudence héritée d'eux qui me gardait de tout excès, de toute folie; de la modeste aisance dont je jouis dès vingt et un ans, grâce à ma part de l'héritage paternel qui me permit de travailler à ma guise, sans être talonné par ma famille; d'une certaine idée naïve que l'adolescent bordelais, grand lecteur de Balzac (mais aussi des trois livres du *Culte du moi* de Barrès), se faisait de Paris et de sa conquête; du fait aussi — bien que Baudelaire, Verlaine et Rimbaud fussent mes poètes les plus aimés — que je n'étais pas possédé par le démon de l'avant-garde, que j'ai eu conscience très tôt d'un petit monde singulier connu de moi seul qu'il s'agissait de faire revivre avec les mots les plus ordinaires.

Rien de tout cela qui a pu aider à ma réussite temporelle ne m'aurait mené loin, s'il n'y avait eu à la source de ce destin de romancier deux nappes profondes : la poésie d'abord — je sais bien, quoi qu'on en puisse penser aujourd'hui, que Barrès ne s'était pas trompé et que je suis poète et je me dis que peut-être un jour *Orages*, du moins, et *Le Sang d'Atys* seront mis à leur place, ailleurs que dans les vitrines de cette exposition. L'autre nappe (mais elles se rejoignent), c'est la foi que j'avais alors, la même qui me possède encore aujourd'hui. C'est l'espérance d'être aimé de quelqu'un que j'avais moi-même aimé dès l'enfance et qui, si loin que le poulain allât gambader et pétarader, le ramenait toujours pour finir à ce coin de terre qui lui a été assigné, qu'il a reçu mission de tourner et de retourner. C'est cette foi qui a suscité aussi l'écrivain politique et qui l'a obligé à prendre parti et à mettre ses pieds dans tous les plats, depuis bientôt trente années.

Réussir, arriver, j'ai toujours su au fond de moi et dès

1910 que c'était dérisoire, que ce ne serait rien, que seul comptait le témoignage qui m'était demandé, que le balbutiant poème des *Mains jointes* apportait déjà : le même qu'octogénaire je répète encore.

Pour finir, je voudrais dire ici ce que j'attends, ce que j'espère de ce fonds Mauriac constitué par la bibliothèque littéraire Jacques Doucet, qui est une fondation d'Etat. C'est de pouvoir lutter contre la dispersion, après nous, de nos écrits même les plus intimes, contre cette mise à l'encan de cette part de nous-même sur laquelle nous n'avons aucun droit, ce qui est incroyable, quand par le hasard d'une succession elle tombe de notre vivant entre des mains inconnues. Je demande instamment à ceux qui détiennent des lettres et des manuscrits de moi, sinon de les confier d'ores et déjà, comme j'ai fait moi-même, à la bibliothèque Jacques Doucet (c'est ce qui pourrait me satisfaire le mieux), du moins de les lui léguer par testament. Tout ainsi sera conservé, classé et ne sera communiqué qu'à bon escient. Des étudiants, des historiens de la littérature en bénéficieront. Par exemple les lettres de Gide que je détenais ont maintenant rejoint, place du Panthéon, celles que je lui avais adressées et que Gide avait léguées à la bibliothèque Jacques Doucet, de sorte qu'on pourra désormais y consulter notre correspondance presque complète.

Cette inquiétude que je manifeste ici m'étonne moi-même, car on ne saurait être plus persuadé que je ne le suis du peu de temps qu'il faudra pour que tous ces papiers si soigneusement classés et conservés s'altèrent, retournent peu à peu en poussière : chaque génération ajoutera ses dossiers à ceux qui seront déjà accumulés, flocons de neige sur flocons de neige, voués au même néant, même si aucune catastrophe extérieure ne devait faire un jour place nette. Nous le savons bien, mais en fait c'est notre premier sommeil, celui qui suivra immédiatement la mort, que nous nous efforçons de préserver, comme si nous pouvions ignorer que ce sommeil-là se confondra, tard ou tôt, avec celui de l'oubli. Ce qui demeurera, c'est ce témoignage de notre dignité dont parle Baudelaire, que même les artistes qui se croyaient en dehors de toute foi auront peut-être à leur insu manifesté et dont la bibliothèque littéraire Jacques Doucet, pour quelques-uns d'entre nous, gardera, le plus longtemps possible, les traces — aussi longtemps qu'il y aura en France des historiens de la littérature pour les déchiffrer et pour les interpréter.